

Table des matières

Notice historique : Usine Sohier, KDI	2
La Courneuve, une réunion de villages au cœur d’une plaine marécageuse.....	2
Un cœur de ville entre industrie, logements et maraîchage.....	3
Sohier : une usine qui accompagne l’essor urbain (1887-1922)	5
Les Ateliers de Fonderie Nord-Paris : une usine au cœur de la ville (1922-1939).....	7
D’Hardy-Tortueux à KDI: le négoce de l’acier à La Courneuve (1939-2018)	8
Notice historique : l’hôtel de ville de La Courneuve	10
Histoire du bâtiment.....	10
Éléments sur l’architecture de l’hôtel de ville de La Courneuve	12
L’aménagement du parc Jean Moulin.....	12
Sources	13
Notice historique : le quartier des Quatre-Routes	14
De la voie antique à la voie royale : une intersection peu habitée	14
Le hameau des Quatre-Routes du début du XXe siècle à la Libération	16
Le quartier Quatre-Routes de la Libération à 2021	18
Notes supplémentaires :	19
Notice historique : le quartier de la gare, rue Emile Zola	22
Le hameau de Crèvecoeur : une zone agricole jusqu’en 1854	22
La rue Zola : la première zone industrielle du territoire courneuvien	23
Les mutations contemporaines du quartier (1945-2020)	25
La rue Zola, une rue cosmopolite depuis l’entre-deux-guerres.....	26
Notice historique : Les 4000, mobilisation et rénovations	28

Les 4000, entre utopie urbaine et symbole de la crise des grands ensembles	28
Les pionniers des 4000	29
Lutter pour mieux vivre.....	29
Les 4000, quarante ans de rénovation urbaine	30

Notice historique : Usine Sohier, KDI

La Courneuve, une réunion de villages au cœur d'une plaine marécageuse

La Courneuve est composée jusqu'au début du 19^e siècle de plusieurs hameaux indépendants situés entre les nombreux cours d'eau de la plaine qui s'étend entre Saint-Denis, Bobigny et Aubervilliers. Leurs habitants transforment les marécages en terres agricoles au fil des siècles, y développant les cultures céréalières, légumières mais également de l'élevage.

Les routes insuffisantes et en mauvais état contrarient le développement du territoire, trop éloigné de Paris pour pouvoir y vendre ses productions. Entre 1800 et 1850, les routes s'améliorent et les activités maraîchères se développent : la Plaine dites « des Vertus » devient un des principaux fournisseurs de légumes des marchés parisiens.



Saint-Lucien, le hameau le plus ancien construit autour de l'église Saint-Lucien depuis le 7^e siècle de notre ère ICONO EGLISE

La Prévôté, créée à partir du 12^e siècle par l'abbaye de Saint-Denis. Dénommé la *Curtis Nova* ce hameau se développe rapidement le long des rue Chabrol et Edgar Quinet.

Crèvecoeur, hameau maraîcher fondé vers le 14^e siècle de notre ère le long du ru du Monfort et à proximité d'Aubervilliers

Crédits carte : Lisadie Dutillieux©2022

Un cœur de ville entre industrie, logements et maraîchage

Dès les années 1840, de premières industries s'installent à La Courneuve. Certaines profitent de la qualité des eaux pour développer des activités dans la papeterie et la cartonnerie. D'autres profitent de la proximité des abattoirs de la Villette pour se spécialiser dans le traitement des déchets organiques. Symbole de cette nouvelle activité, la boyauderie De Witt, future Babolat, remplace en 1854 le dernier moulin à vent de La Courneuve

En 1887, la gare de marchandises de La Courneuve-Aubervilliers est construite. Placée au cœur des champs, elle transforme radicalement le territoire. La Courneuve se trouve ainsi relié aux capitaux des entreprises parisiennes, aux stocks d'acier de la Lorraine et aux wagons de charbon du Nord. Les trois éléments de la révolution industrielle sont présents, mais sur un territoire comptant peu d'habitants et sans tradition ouvrière.



8Fi035 : photographie de la gare au début du siècle.



siècle

8fi39 : photographie de la gare au début du

Les entreprises s'installent sans délai : dès 1887 les Ateliers Sohier ouvrent un atelier de serrurerie et tréfilerie en face de la gare. Dès lors, durant une quarantaine d'années les champs situés entre la gare, Saint-Lucien et la Prévôté font l'objet d'une triple activité : résidentielle pour loger les ouvriers et nouveaux habitants, maraîchère pour répondre aux besoins de la capitale et industrielle. Le conseil

municipal décide en 1889 d'encourager la naissance d'un nouveau quartier à mi-chemin de Saint-Lucien, la gare et la Prévôté et engage la construction d'un nouvel hôtel de ville au milieu des champs, au lieu-dit des Rotraits.



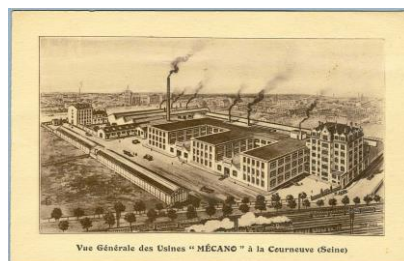
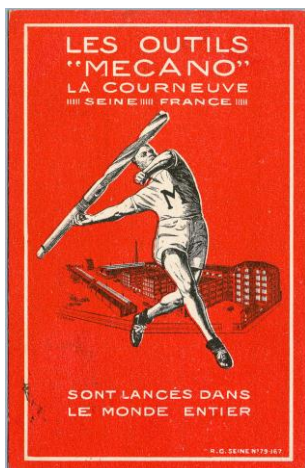
Sohier : une usine qui accompagne l'essor urbain (1887-1922)

Les Ateliers Sohier acquièrent des terrains maraîchers et y construisent un atelier en 1887, face à la gare. Entreprise renommée de serrurerie d'art, elle conçoit des verrières, des kiosques de jardin, des clôtures, mais aussi du matériel agricole ou de jardinage. Elle exerce également une activité de tréfilerie, c'est-à-dire de transformation du métal (conception de fil de fer, de clous, agrafes etc.). Durant la Première guerre mondiale, l'entreprise produit des munitions et grenades et les effectifs salariés bondissent à 658 ouvrières et ouvriers en 1914.

La ville s'étend tout autour du site, dans les espaces inoccupés par les autres usines du territoire. Mécano, les Aciéries Champagnole, Babcock, Garnier, Lemerle : autant d'usines autant pourvoyeuses d'emploi que dévoreuses d'espace.



8Fi058 : bâtiment des Ateliers Sohier
aveue Victor Hugo vers 1900.8Fi056 :



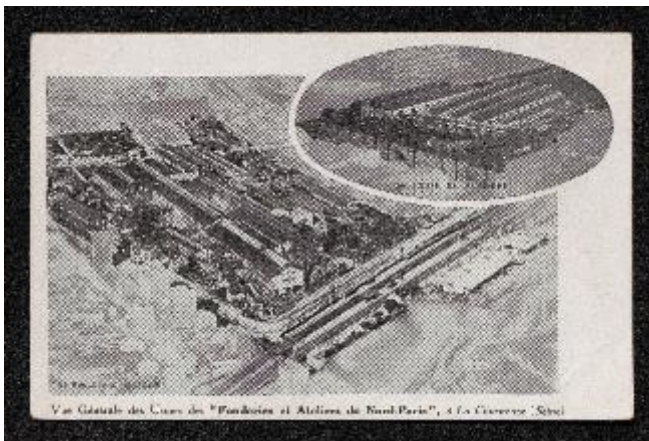
8Fi60 : affiche publicitaire pour les outils Mécano

8Fi063 : vue de l'usine Mécano à la fin de la première guerre mondiale

Les Ateliers de Fonderie Nord-Paris : une usine au cœur de la ville (1922-1939)

Sohier cède le site aux Ateliers de Fonderie Nord-Paris à l'issue de la guerre, en 1922. Cette nouvelle société poursuit les activités de Sohier mais s'intègre mal dans un quartier en plein essor. Aux alentours du site, une multitude d'immeubles et de pavillons se sont multipliés autour de l'ancien « château d'eau ». Conçu pour puiser l'eau en profondeur en 1899, ce dernier est reconverti en immeuble d'habitation.

Les nuisances sonores de l'usine, notamment le cassage de fonte à la dynamite, suscitent de nombreuses plaintes. En 1933, l'usine semble cesser ses activités. Autour, de nombreux équipements sont construits : cinéma l'Etoile en 1935, dispensaire, marché, lavoirs et bains-douche...



8Fi085 : Vue générale des usines des « Fonderies et Ateliers de Nord-Paris » vers 1924



8Fi081 : vue du château d'eau avant sa transformation en logements

[D'Hardy-Tortueux à KDI: le négoce de l'acier à La Courneuve \(1939-2018\)](#)

La société Hardy-Tortueux est fondée par quatre frères vivant dans les Ardennes afin négoce de l'acier, profitant de leur proximité avec les aciéries lorraines. Dès 1920, la société loue un entrepôt à Aubervilliers où elle emploie une cinquantaine de personnes. Elle s'installe à Paris, poursuit son expansion et achète le site de La Courneuve en 1939.

Ce dernier devient un grand dépôt au sein duquel arrive l'acier sous différentes formes (tôles, tubes etc.) pour être revendu sur place. A proximité du site, la ville poursuit sa transformation en une grande ville avec la construction de l'ensemble des 4000 Logements. La barre « Grand Debussy » est construit en 1964, puis démoli en 1986. La gare se voit totalement transformée avec la création de l'A86 au début des années 1990.

Hardy-Tortueux est rachetée par une société luxembourgeoise, l'ARBED, puis par le groupe allemand Klöckner en 1997, date à laquelle le PDG et petit-fils de l'un des fondateurs quitte la société. Devenue Klöckner Distribution Industrielle, la société poursuit ces activités jusqu'en 2018, où elle se retire du site courneuvien, mettant un terme à 131 ans d'activités métallurgiques sur le site.



Non coté. Photographie aérienne du site et de ses abords en 1958.



3Fi134 : vue de l'emplacement de l'ancienne gare, avec en arrière-plan le « petit Debussy » et l'immeuble Balzac. La photo est prise après la démolition du « grand Debussy » et avant la construction de l'A86, soit entre 1986 et 1990)

Notice historique : l'hôtel de ville de La Courneuve

Architectes : Mathieu, architecte municipal (1908-1914), Bocsanyi (1920), Molinié (1937), Hasson (1983)

Style architectural : Monumental 3^{ème} République

Histoire du bâtiment

Dès 1783, la communauté des habitants loue une maison afin d'y installer une école et deux pièces dédiées aux réunions et à la conservation des archives. Lorsque la commune de La Courneuve est formée en 1789, elle installe sa mairie dans ces locaux situés en face de l'église Saint-Lucien, rue de Bondy (actuelle rue de la Convention), afin d'accueillir la nouvelle administration. Cette maison particulière accueille les services de la mairie, l'école, le bureau de poste et des logements d'employés communaux. Elle est acquise en 1837 par la municipalité, mais à la fin du XIX^e siècle, cette mairie se révèle trop étroite et trop délabrée pour les besoins d'une ville en expansion rapide. En 1898, la Ville adopte donc un projet de construction d'une nouvelle mairie associée à une place publique au lieu-dit Les Rotraits.

Il s'agit alors de déplacer la centralité de la ville en plein essor et de la rapprocher de la gare de La Courneuve-Aubervilliers. La Ville acquiert par voie d'expropriation 40 parcelles, essentiellement agricoles et dresse les plans d'un nouvel hôtel de Ville. L'architecte communal Mathieu propose une architecture caractéristique du style Troisième République en 1907. Le bâtiment est rigoureusement symétrique et s'élève sur trois niveaux. Il est surmonté par un campanile. Le rez-de-chaussée accueille la salle du conseil municipal, tandis qu'une grande salle éclairée par 7 baies vitrées est aménagée au 1^{er} étage.

Les travaux de terrassement débutent dès 1907 et le gros œuvre du bâtiment est rapidement conduit. Les travaux sont interrompus par un conflit entre la municipalité et l'entrepreneur chargé des travaux. Le début de la Première guerre mondiale surprend le bâtiment dans un état inachevé. Il faudra une subvention de l'Etat au titre des dommages de guerre pour achever les travaux à l'issue de la guerre.

L'inauguration officielle se déroule le 18 décembre 1921 en présence du Président de la République Alexandre Millerand et du nouveau maire de la ville Jules Dupoisot. Quelques semaines auparavant, la Ville décide de réaliser dans l'hôtel de ville un monument honorant la mémoire des habitants morts pour la France durant la Grande Guerre. Quatre plaques de marbre sont gravées aux noms de ces

derniers par un marbrier albertivillarien, Dufourcq. Installées dans la salle des Pas Perdus, devant les portes de la salle du Conseil, elles supportent également la Croix de Guerre remise à la Ville suite à la catastrophe du 18 mars 1918.

De moins de 3000 habitants en 1907 au début de la construction, la population de la ville était passée à près de 6000 lors de la clôture des travaux.

L'action municipale est intense entre 1921 et 1939, les services municipaux devant accompagner un essor rapide de la Ville. Il faut créer de nouveaux réseaux de voirie, construire des écoles, des services médicaux et sociaux, des équipements sportifs, mais également aménager un réseau d'adduction des eaux potables et usées, drainer les rus encore présents sur le territoire etc. L'hôtel de ville connaît une première transformation en 1937 avec la transformation par l'architecte Molinié du passage couvert de la façade Nord en un hall d'accueil et l'ajout de bureaux aux étages.

A l'issue de la Seconde guerre mondiale, l'hôtel de ville est le théâtre d'une vie politique agitée. En 1949, une liste unissant communistes et socialistes emporte la majorité des suffrages en 1947. A la surprise générale une membre de la liste s'oppose au candidat communiste et est élue avec les voix de l'opposition. A la stupéfaction s'ensuit de vives tensions et quelques affrontements. Il faut attendre plusieurs jours pour que Renée Lehut puisse prendre ses fonctions à l'hôtel de Ville. Elle n'est pas reconduite et en 1953 et une personnalité plus consensuelle lui succède, Auguste Rollin. Directeur de l'école Paul Doumer, il est une figure connue des habitant-e-s notamment en raison de son engagement dans l'animation des patronages laïcs courneuviens. Son fils, Jean Rollin, est un célèbre critique d'art probablement à l'initiative de la commande des peintures murales réalisées en 1956 dans la salle des mariages.

L'auteur en est l'artiste et ancien résistant Jean Amblard. Inscrite à l'inventaire des monuments historiques, ces peintures monumentales intitulées « L'Orchestre, la République, le Bal, la Promenade » ont été restaurées en septembre 2019. C'est une fresque de 90 m² dont la toile a été collée sur le mur. Le tableau principal est long de 10 mètres et représente des jeunes danseurs. Un mur est consacré aux musiciens, un autre à un jeune couple qui se rend au bal. Le 4^{ème} panneau est consacré à la République symbolisée par Marianne. Le thème du 14 juillet est une réplique à la

bourgeoisie, aux vichystes et aux impérialistes qui rejettent le 14 juillet. Elle reflète l'esprit de la commune à l'époque. C'est une œuvre figurative qui représente le monde tel que l'a vu l'artiste mêlé à la lutte populaire de l'époque. Jean Amblard a mis 7 mois et demi pour réaliser cette fresque.

L'hôtel de ville est réhabilité en 1983 par René Hasson. Auparavant en 1968 est accordé le permis de construire pour l'agrandissement de l'hôtel de ville par la construction de deux ailes. En 1982, un permis est accordé pour le réaménagement de l'intérieur et la modification de la façade. L'essor des services municipaux conduit la municipalité à réaliser un nouveau centre administratif dans l'ancienne usine Mecano à proximité de l'Hôtel de ville. Il est inauguré le 11 Avril 2015.

Éléments sur l'architecture de l'hôtel de ville de La Courneuve

Cet hôtel de ville fut réalisé dans un style architectural monumental « Troisième République ». Le bâtiment initial est élevé de deux étages sur rez-de-chaussée et sous-sol, comble par-dessus. La façade principale sur le jardin est ouverte au rez-de-chaussée par trois portes en arc avec un large escalier de pierre surmonté d'un balcon de pierre. Sept vastes baies éclairent la salle des mariages. Au deuxième étage, six lucarnes enserrent une horloge placée au sein d'un fronton sur lequel figure l'inscription « Mairie ». Deux cheminées latérales surplombent le toit en ardoise. La façade postérieure sur la rue Billaut comporte un passage couvert pour les voitures qui est aujourd'hui transformé en hall d'accueil. Une large baie vitrée éclaire un escalier monumental construit en 1921 en lieu et place de l'ancien escalier en bois.

L'aménagement du parc Jean Moulin

C'est par une délibération du conseil municipal du 5 avril 1923 qu'a été décidée la plantation d'arbustes pour l'aménagement du jardin public de l'hôtel de ville. Vue l'urgence pour la plantation des arbres et en raison des fêtes qui devaient avoir lieu pour la remise de la Croix de Guerre à la commune, la soumission présentée par M. Léon Carnet, pépiniériste domicilié au Mesnil-Amelot (Seine et Marne) s'engageant à exécuter la fourniture et plantation des arbres moyennant le prix de 3037 francs a été acceptée.

Deux sculptures ornent le square de la Mairie. Ces sculptures ont été installées avec l'approbation du Département de la Seine sous la direction des Beaux-Arts et des Musées de la ville de Paris. En 1923, le Maire a demandé l'attribution du groupe en pierre intitulé « La Tourmente », œuvre de Berthe Girardet. Le Préfet de la Seine a autorisé cette mise en dépôt, les frais de transport et de mise en dépôt ayant été entièrement à la charge de la municipalité. La deuxième sculpture intitulée « Les joies de la

vie » fut l'œuvre du sculpteur Jacques Escoula, fils de Jean Escoula, sculpteur. Elle existait dans la réserve du Département au dépôt situé 9 Rue La Fontaine à Auteuil (Paris 16^{ème}). L'attribution de la sculpture « Les joies de la vie » au jardin de la mairie a été soumise à une commission du conseil général pour approbation en 1924. Le maire avait sollicité l'obtention de cette œuvre d'art pour faire le pendant avec le groupe que la commune possédait déjà intitulé « La Tourmente » installé dans le square de l'Hôtel de ville. L'attribution de l'œuvre « Les joies de la vie » par la Direction des Beaux-Arts et des musées de la ville de Paris avec l'autorisation du Préfet s'est faite le 6 Février 1925.

C'est par une délibération du 27 Février 1934 que fut décidée la construction d'un bassin dans le square de la mairie. Considérant qu'il y a lieu de construire un bassin dans le square de la Mairie aux lieu et place du kiosque à musique, l'offre la plus avantageuse fut retenue à savoir celle de M. Maurice Desprès, entrepreneur de maçonnerie à la Courneuve rue du Chevalier de la Barre s'engageant à construire le bassin pour le prix de 47800 francs. Ce bassin est encore visible sur les cartes postales datant du début des années 1970, avant d'être comblé. Une sculpture en bronze représentant une femme sur un piédestal a été installée au bord du bassin, les Allemands pendant la seconde guerre mondiale ont fondu la statue pour les besoins de l'économie de guerre.

Sources

1M22 à 26 : Construction de la nouvelle mairie (1907-1923)

1M27 et 1M29 : Construction de la nouvelle mairie et aménagement des jardins, plantation d'arbustes (1907-1923)

1M31 : Construction du bassin du jardin de la mairie (1934)

1M33 : Travaux de nivellement de la place publique de la nouvelle mairie (1906-1934)

358W92 : Permis de construire du 13/02/1968 (agrandissement de l'hôtel de ville par la construction de deux ailes) et Permis de construire du 06/07/1983 (réaménagement de l'intérieur et modification de la façade)

Laurent Magré, 2021

Notice historique : le quartier des Quatre-Routes

De la voie antique à la voie royale : une intersection peu habitée

Le quartier des Quatre-Routes est située sur le tracé de la voie antique reliant Lutèce à Senlis. Peu évoquée dans les textes antiques, elle est bien documentée par les fouilles conduites sur son tracé. A La Courneuve, plusieurs fouilles ont attesté d'un itinéraire emprunté dès l'Antiquité.

- Découverte du tracé de la route, notamment sous la rue Maurice Lachâtre¹
- Découverte fortuite d'une tombe antique du IV^e siècle après J.-C. au 168 bd Paul Vaillant-Couturier en 1955, constituée d'un sarcophage en pierre contenant quelques poteries²;

¹ La réalisation d'un diagnostic archéologique à l'angle de la rue Lénine et de l'allée Bellevue à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), a permis de mettre au jour un tronçon de la voie romaine Paris-Senlis sur une cinquantaine de mètres de long. Elle se présente comme une *via glareata* caractérisée par des préparations de pierres alternées avec des recharges de sable. Son fossé bordier occidental a pu être appréhendé sur la longueur de son tracé. Si la mise en place de cet axe de circulation n'a pu être datée, une phase d'abandon partielle de sa chaussée a pu être attribuée au Bas-Empire (fin IV^e-début V^e siècle ap. J.-C.) ou au début du haut Moyen Âge (VI^e siècle ap. J.-C.).

La présence de niveaux de circulation et d'ornières recouvrant pour partie cette chaussée ont permis de mettre en évidence une divagation du tracé de la voie romaine au cours de la période moderne. Celle-ci apparaît encore sur les plans du XVIII^e siècle sous le toponyme de "Grande route du Bourget".

Plusieurs structures linéaires en creux ont pu être observées dans la partie occidentale de la parcelle. Ces fossés, associés à un possible horizon agricole antique, témoignent de la mise en place d'un parcellaire encore en usage au cours du Bas-Empire. Hormis quelques tessons médiévaux, la seconde occupation relève essentiellement d'un niveau d'abandon daté de la fin de l'époque moderne (seconde moitié du XVIII^e siècle), période à laquelle la chaussée est abandonnée au profit d'un nouvel axe à l'ouest repris par le tracé de la Route Nationale 2. / Réf : François RENEL, « La Courneuve (Seine-Saint-Denis), Rue Lénine / Allée Bellevue : rapport de diagnostic », consultable sur Dolia.inrap.fr

² L'ensemble est actuellement conservé à l'Unité d'archéologie de Saint-Denis.

- Découvertes de tombes antiques à l'occasion de fouilles d'archéologie préventives Allée Bellevue



Couverture du sarcophage du I^{er} siècle.

La découverte de ces tombes n'indique pas la présence d'une communauté vivant dans le quartier actuel des Quatre-Routes, l'inhumation aux abords des voies routières étant une pratique courante durant l'Antiquité. En revanche une communauté villageoise importante est attestée à proximité immédiate sur le site de la Vache à l'Aise, à Bobigny. On y a découvert la plus importante nécropole gauloise connue, active entre l'époque du Tène (vers 200 av. J.-C.) et la fin de l'Antiquité (IV^e siècle-VI^e siècle).

Durant le Moyen Âge, peu d'éléments archéologiques ou archivistiques renseignent sur les Quatre-Routes. Les observations archéologiques portent d'une part sur la voie antique dont on peut observer l'abandon partiel à la fin de l'Antiquité et une divagation du tracé au XVIII^e siècle en direction de l'actuel Bd Paul Vaillant-Couturier. La carte de Charles Inselin (1708) confirme cette hypothèse en donnant à voir les deux tracés. Par ailleurs, la toponymie et les cartes de l'époque moderne) montrent que la zone était très largement irriguée par le ru du Montfort et ses affluents. La carte Inselin montrent ainsi l'existence d'une vaste zone marécageuse, tandis que celle dressée par Jubert de Basseville vers 1740 donne à voir une toponymie illustrant l'aspect marécageux des lieux : la fosse Hugon, le Pont de bois, le Pont de Pierre, le Prez Bourdeaux³.

³ L'étymologie de *bourdeaux* serait issue d'un peuple de Bourges, les Bituriges Vivisques, qui fondèrent Bordeaux au I^{er} siècle av. J.-C. Le terme, bien étudié pour comprendre la toponymie de cette dernière, désignerait un abri dans des marais.

C'est plus à l'ouest, à proximité du ru du Croult, que le territoire voit s'installer une communauté humaine à partir du VIIe siècle après J.-C. Organisée autour de l'actuelle église Saint-Lucien, cette communauté est surtout connue par son cimetière, fouillé dans les années 1970 et 1980. Quelques siècles plus tard, au début du XIIe siècle, l'abbaye de Saint-Denis acquiert de nombreuses terres non loin de Saint-Lucien. Elle devient le propriétaire et seigneur local et crée une nouvelle exploitation, la Prévôté, sous l'actuel lycée Brel.

Au sud des Quatre-Routes, à Aubervilliers, une maladrerie est évoquée dans certains textes de l'abbaye de Saint-Denis comme dépendant du prévôt de La Courneuve, mais elle ne semble pas avoir été active en dehors du XIIIe siècle. De même, une maladrerie est indiquée plus au Nord, au village du Bourget, à la même époque.

Durant plusieurs siècles, les Quatre-Routes demeurent donc une simple intersection entre les routes en direction de Bondy, de Saint-Denis, Le Bourget et Paris, probablement environnée de marécages et terres inondables. Une reprise agricole a été identifiée à la fin du XVIIIe siècle ou du début du XIXe siècle lors des fouilles archéologiques conduites en 2015 lors de la construction du nouveau Marché des Quatre-Routes

Dans la seconde moitié du XIXe siècle les cultures maraîchères prospèrent et laissent des traces encore aisément identifiables dans les sols du fait de l'utilisation des gadoues de Paris dans la seconde moitié du XIXe siècle⁴.

[Le hameau des Quatre-Routes du début du XXe siècle à la Libération](#)

Après la création d'un quartier à Crèvecoeur au XIVe siècle, La Courneuve ne semble pas connaître un essor démographique. Sa population semble stagner à une centaine d'habitants

Au XVIIIe siècle, alors qu'Aubervilliers connaît une croissance importante et voit sa population doubler, La Courneuve connaît une grande stabilité, comptant environ 110 foyers entre 1713 et 1774.

Mal desservie par des chemins et routes souvent inondées, La Courneuve peine à se développer. Ce n'est qu'à partir de la première moitié du XIXe siècle que le territoire connaît un développement économique et démographique (473 habitants en 1801, 1006 habitants en 1866). Les routes sont améliorées, permettant un accès plus direct à Paris et au marché alimentaire des Halles. L'adoption de

⁴ Rapport de fouilles de Philippe Granchon consultable sur Dolia.inrap.fr

mesures d'hygiène dans Paris repousse certaines activités nauséabondes aux limites de Paris, notamment les abattoirs qui sont repoussés à La Villette et Aubervilliers. La Courneuve accueille ainsi des premières activités industrielles de retraitement des déchets organiques au mi-temps du XIXe siècle. Aux Quatre-Routes, les activités et les habitations sont très limitées mais une première usine s'installe en 1863 sur le site du Bois d'Aulne (actuelle Maison des Jeunes). Elle produit un pigment, le « noir de fumée ». Néanmoins, il n'est pas encore possible de parler d'un « quartier ».

La guerre de 1870 frappe durement La Courneuve, les rares ateliers œuvrant dans le textile et dans la cartonnerie sont détruits pendant les combats qui font rage au nord de La Courneuve et au Bourget. L'ouverture de la gare ferroviaire en 1886 relance un nouveau cycle de développement pour le territoire en le connectant aux centres sidérurgiques de l'Est et au bassin minier du Nord.

Néanmoins, les Quatre-Routes n'en bénéficie pas pleinement, les usines s'installant le long de la voie ferrée, plus à l'Ouest et au Nord. En 1901, le quartier compte ainsi 73 habitants.

C'est au début du XXe siècle que ce quartier prend son essor, bénéficiant notamment de la venue de travailleurs et entrepreneurs immigrés, notamment Flamands, Italiens et Espagnols. En 1926, le quartier compte 3 700 habitants, largement employés dans les usines métallurgiques de La Courneuve. L'implantation des usines Rateau (1917), Norton (1918), puis Cusenier (1933) dynamise le quartier, employant chacune plusieurs centaines de salariés et d'ouvriers. A leurs côtés s'installent des dizaines d'ateliers plus modestes, prestataires et sous-traitants. Dans un rayon d'un ou deux kilomètres, d'autres usines se trouvent à proximité immédiate : usine d'aviation Bernard, locotracteurs Moysse, chaudière Babcock & Wilcox...

Le quartier des Quatres-Routes émerge donc en une trentaine d'année, parfois de façon chaotique. Certains emplacements accueillent des bidonvilles, notamment la rue du Dauphiné dans laquelle s'entassent des habitations autoconstruites, précaires et non connectés aux réseaux de voirie ou d'adduction d'eau, dans lesquels les Espagnols sont très présents. Des lotissements émergent et permettent de structurer un urbanisme pavillonnaire au sein duquel émergent quelques immeubles de rapport.

La Ville équipe progressivement le quartier de services publics : le marché des Quatre-Routes, l'école Doumer (1926 puis 1929 pour la surélévation), la Goutte de Lait (1931). Le quartier voit la naissance du Club olympique courneuvien, créé en 1934, et vit au rythme des matchs de football dans l'entre-deux-guerres.



L'église Saint-Yves est construite pour sa part entre 1930 et 1933 dans le cadre d'une opération globale conduite par le diocèse de Paris visant à équiper les communes de la banlieue parisienne de nouvelles églises, plus grandes et adaptées. 16^e église des « Chantiers du Cardinal », elle présente une architecture de briques travaillée et qui motive l'étude conduite actuellement pour son inscription sur la liste des monuments historiques.

Une riche iconographie documente l'histoire des Quatre-Routes dans la première partie du XX^e siècle.

[Le quartier Quatre-Routes de la Libération à 2021](#)

Le quartier des Quatre-Routes a poursuivi son extension à la fin de la Seconde guerre mondiale. En 1967, la Ville de La Courneuve ajoute une maison des Jeunes, nommée Guy Môquet en hommage au jeune résistant communiste martyr de la Résistance. Elle y fait réaliser une peinture monumentale de 400m² par le peintre d'origine espagnole Blasco Mentor. La Ville dote par ailleurs le quartier d'un stade municipal, le Stade Ferry.

Le quartier souffre de la désindustrialisation amorcée en 1973. L'usine Rateau est menacée lorsqu'elle est achetée par un consortium qui tente de faire fermer le site en 1973. La « grève des Rateau » devient un événement national, l'illustration de la lutte des ouvriers pour le droit au travail et la défense des appareils de production nationale. Après 3 mois d'occupation de l'usine, « les Rateau » obtiennent la

sauvegarde de l'usine. Elle est aujourd'hui encore en activité et se modernise au sein de General Electric Power. D'autres usines courneuviennes n'auront pas autant de chance : Mecano ferme en 1977, tandis que d'autres déclinent progressivement avant de fermer comme l'usine Norton, située au Nord des Quatre-Routes. La monumentale usine Cusenier, fabricant de spiritueux, liqueurs et sirops de l'entre-deux-guerres, s'est pour sa part réorienté sur des activités tertiaires et du stockage.

Au début du XXe siècle, la question de la rénovation du marché se pose. Troisième marché de ville d'Île-de-France, il se trouve à l'étroit dans les murs du marché construit dans les années 1920. La décision est prise de rebâtir un nouvel équipement en l'associant à un lotissement comprenant des logements collectifs. L'ensemble sort de terre en 2018.

Le quartier a conservé un paysage urbain marqué par le pavillonnaire et une très forte présence de la population étrangère (47,5% de la population du quartier ne dispose pas de la nationalité française, contre 36% sur l'ensemble du territoire). Les Chinois, Bangladais, Sri Lankais ou Pakistanais ont ainsi succédé aux Flamands, Espagnols, Italiens et Algériens du XXe siècle. Le quartier s'est ainsi paré de restaurants, magasins textiles, ainsi que de deux temples tamouls.

Le quartier demeure néanmoins marqué par de grandes difficultés sociales (chômage, illettrisme, insalubrité et insécurité).

Notes supplémentaires :

- **Histoire de La Courneuve** : de l'Antiquité à nos jours en passant par l'agriculture maraîchère, l'activité industrielle arrivée à la fin du 19^e siècle, aménagement d'un quartier majoritairement à habitat pavillonnaire, avec quelques immeubles de rapport et services publics au début du 20^e siècle puis désindustrialisation des années 1970
- **Diagnostic archéologique et fouilles préventives** : tombes antiques et *via glarea straca*. Quand on construit ou on détruit un bâtiment, on entreprend ce qu'on appelle des fouilles préventives, comme en 2015 lors de l'aménagement du marché des Quatre-Routes.
- **Inscription aux monuments historiques.**
- **Architecte Marcel Poitreneau** : HBM de la cité-jardin Albert 1^{er}, Goutte de lait de la rue Jean Jaurès, dispensaire municipal du 33 rue Gabriel Péri.

- **Architecte Bocsanyi** : école Paul Doumer (école de filles et école de garçons, jusqu'au certificat d'étude, ce qui équivaut à la 1^{ère} ou bien à la terminale), mairie. École réalisée en 1926, puis surélévation en 1929 et enfin ajouts de salles de classes dans les années 1930. Permet de scolariser des enfants qui n'y étaient pas ou qui allaient en salle de classe dans les communes voisines à savoir Pantin, Aubervilliers et Le Bourget. En 1923 : « le nombre d'enfants pour ce quartier est de 394, dont 142 ne vont pas à l'école, 178 fréquentent les écoles des communes voisines et 74 vont aux écoles de La Courneuve »
« construite en excellents matériaux, briques rouges de Morcerf, de Vaugirard, de Domont ou de Sannois, pierres de Saint-Maximin, ce qui explique d'ailleurs leur excellent état actuel »
- **Plan d'Urbanisme Local**
- **Le métier d'architecte**
- **Architecte Pinion** : marché des Quatre-Routes de 1931.

Architecture en briques :

- **La Goutte de Lait** (accueil des mamans pour consultation prénatale, et consultation du nourrisson, et distribution de lait). Aujourd'hui, bâti qui accueille des associations. À l'époque, les Courneuviens sont en mauvaise santé, ce qui inquiète les autorités publiques. Description : « bâtiment en briques rouges, à décors de losanges, qui est à l'angle de la rue Paul Doumer. Son style architectural, presque « Mauresque », avec une rambarde ajourée, le singularise, dans ce quartier pavillonnaire du début du XX^e siècle. Construit en 1932, sur les plans de l'architecte Marcel Poitreneau [...] Le linteau de l'auvent en béton porte encore l'inscription « Ville de La Courneuve »
- **L'église** : volonté de christianiser la banlieue rouge en faisant construire des églises pouvant accueillir l'ensemble de la population.
- **L'église Paul Doumer** (voir plus haut)

Architecture industrielle :

- 160 Boulevard Paul Vaillant-Couturier, société Cusenier par l'architecte Jean-Antoine Tisseyre : ciment armé, hauts plafonds. Architecte Paul Chemetov : transformation des locaux en bureaux en 1986. 500 femmes sont employées sur le site puis 150 dans les années 1980.

Marché des Quatre-Routes :

« Dans l'histoire du commerce alimentaire et du commerce en général, le rôle des intersections est très marquant et c'est très naturellement que la plupart des places et carrefours deviennent des lieux d'échange et parfois d'embarras. Deux logiques antagonistes s'affrontent depuis des siècles, d'une part la liberté et la fluidité de circulation et d'autre part, la proximité et l'accessibilité des commerces pour les habitants. Le quartier des Quatre Routes tire son nom de l'intersection entre deux voies. Il connaît un grand développement au début du XX^e siècle, avec l'arrivée d'usines, d'une population ouvrière importante et l'urbanisation concomitante des communes voisines. Un marché s'organise spontanément au croisement des quatre routes avant 1920. Des baraques sont construites en retrait par la suite et la municipalité fait construire le marché à son actuel emplacement en 1931, selon les plans de l'architecte Pinjon. Mais avec la croissance du quartier, le marché est sorti de son enceinte et cause très souvent des embarras à la circulation »

Notice historique : le quartier de la gare, rue Emile Zola

Le hameau de Crèvecoeur : une zone agricole jusqu'en 1854

La Courneuve au Moyen âge est scindée en deux zones d'habitation autour de l'église Saint-Lucien et de la Prévôté.

A partir du 14^e siècle un troisième hameau se développe au sud de l'actuelle gare, non loin du ru du Montfort, probablement sous l'impulsion de propriétaires cultivateurs albertivillariens qui s'installent le long du mauvais chemin qui court de Saint-Lucien à Aubervilliers (actuelle rue des Francs-Tireurs).

Ce hameau prend le nom de Crèvecoeur, toponyme associé à des terres peu fertiles ou difficiles à travailler. Il ne connaît pas un développement important et demeure limité aux pourtours du chemin. Les plans du 18^e siècle mentionne l'existence d'un moulin à vent bâti à l'angle des actuelles rue Emile Zola et rue Pierre Curie, le Moulin des Ponceaux (un « ponceau » étant un pavot sauvage, de la couleur du coquelicot). Son dernier propriétaire est Charles Nicolas Debray, un meunier de Montmartre. Le moulin est détruit le moulin en 1854 et remplacé un atelier à boyau : La Courneuve entre dans l'ère industrielle.

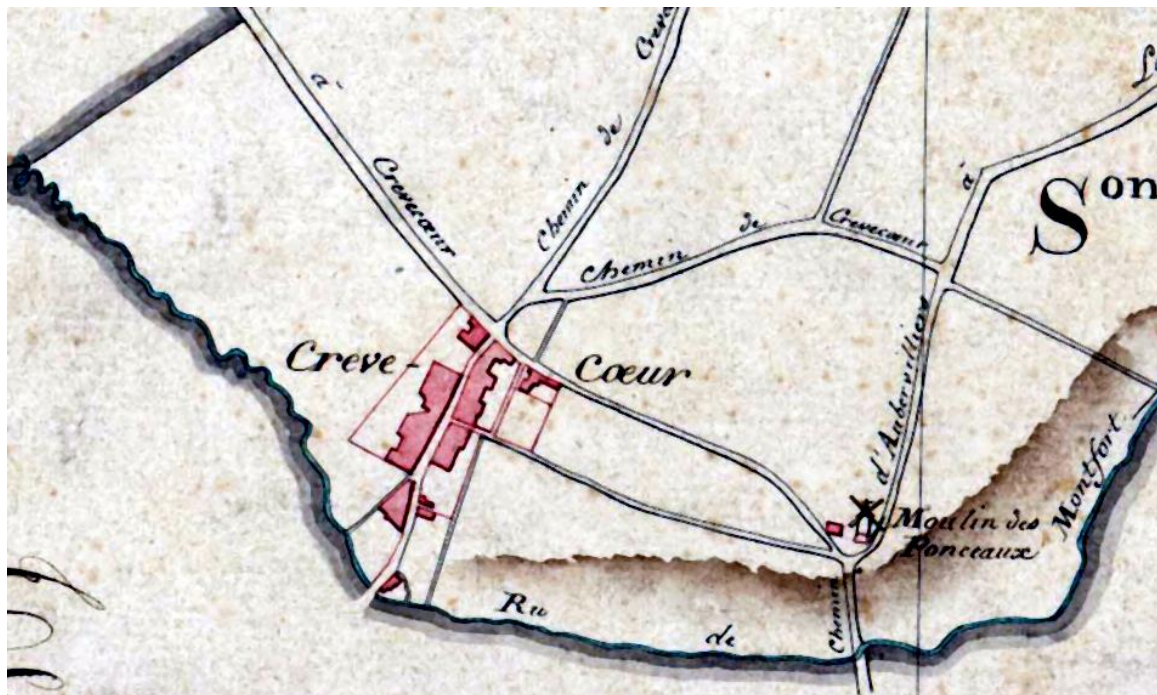


Figure 1. Extrait du cadastre de 1811

La rue Zola : la première zone industrielle du territoire courneuvien

L'histoire industrielle de La Courneuve est caractérisée ses usines métallurgiques installée le long de la voie ferrée après l'ouverture de la gare de marchandise en 1886. Pourtant, l'aventure industrielle courneuvienne débute avec l'industrie chimique de transformation des déchets, en 1854, dans la rue Emile Zola.

En 1810, une nouvelle législation concernant les usines insalubres poussent ces dernières à quitter la capitale et à s'installer notamment le long des voies d'eau en Seine-Saint-Denis. La création de l'abattoir hippophagique de La Villette en 1841 accélère ce mouvement.

L'atelier de « corde à boyaux » créé en 1854 connaît un rapide développement. 8 autres établissements de chimie s'ouvrent en 15 ans, essentiellement dans le sud de la Ville (à l'exception de Rigal, route des Flandres), et retraitent les déchets des abattoirs. Démolie comme l'ensemble des

usines du territoire lors de la guerre de 1870, l'atelier est reconstruit et développé en 1877 et 1878. Des bâtiments sont ajoutés au fur et à mesure du développement des activités, notamment lors du rachat dans les années 1930 par le fabricant de cordes pour raquettes de tennis Babolat.

D'autres usines s'installent début 20^e siècle dans la rue Zola, dont la papeterie Lemerle-Haumont en 1909. Haudecoeur s'installe en 1932, au Nord de la rue Zola. Des habitations se développent dans le même temps pour loger les salariés (jusqu'à 300 salariés à Babolat en 1950), grignotant les terres agricoles subsistantes.

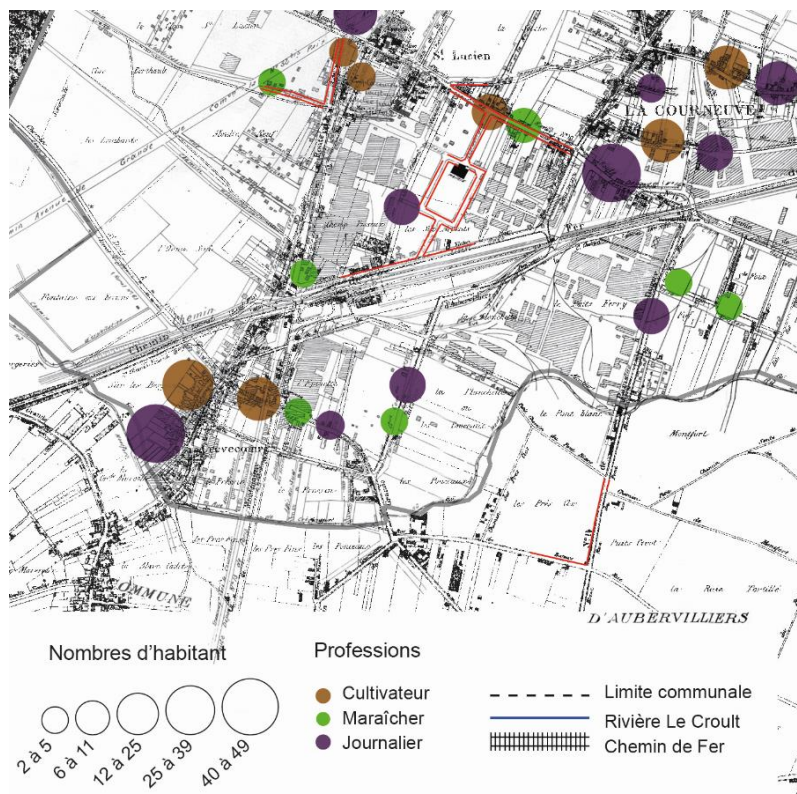


Figure 2. Carte des emplois en 1911.

Les bâtiments de l'usine Babolat au bout de la rue Zola sont aujourd'hui les plus anciens témoignages de l'activité industrielle à La Courneuve. Ils ont été aujourd'hui reconvertis en logements.

Les mutations contemporaines du quartier (1945-2020)

A l'orée des années 1950, le développement des habitations et des usines a réduit les activités agricoles à une unique parcelle entre la rue Zola et la rue Adrien Huzard.



Figure 3. Vue aérienne de la rue Emile Zola années 1950. En haut à droite l'usine Babolat. Au centre la rue Zola avec une rangée d'habitation, et le stade Garnier et de l'autre côté la dernière parcelle agricole. En bas à droite, l'usine Garniet - Société générale de construction mécanique

Les entreprises industrielles du quartier se maintiennent dans les années 1970 mais connaissent des difficultés (80 salariés à Babolat dans les années 1980, licenciements massifs à Babcock dans les années 1970, qui voit sa masse salariale passer de plus d à quelques centaines).

Une zone à construire est définie au début des années 1970 au nord de la rue Zola, comprenant le futur collège Jean Vilar (1973), le complexe sportif Antonin Magne, et l'école Charlie Chaplin. Ces

équipements permettent de proposer aux nouvelles populations arrivées dans les barres voisines des 4000 (Debussy, Braque).

La réalisation de l'A86 entre 1986 et 1988 et la couverture de cette dernière remodelent profondément le quartier. L'autoroute accentue la scission avec la partie Nord de la Ville.

La rue Zola, une rue cosmopolite depuis l'entre-deux-guerres

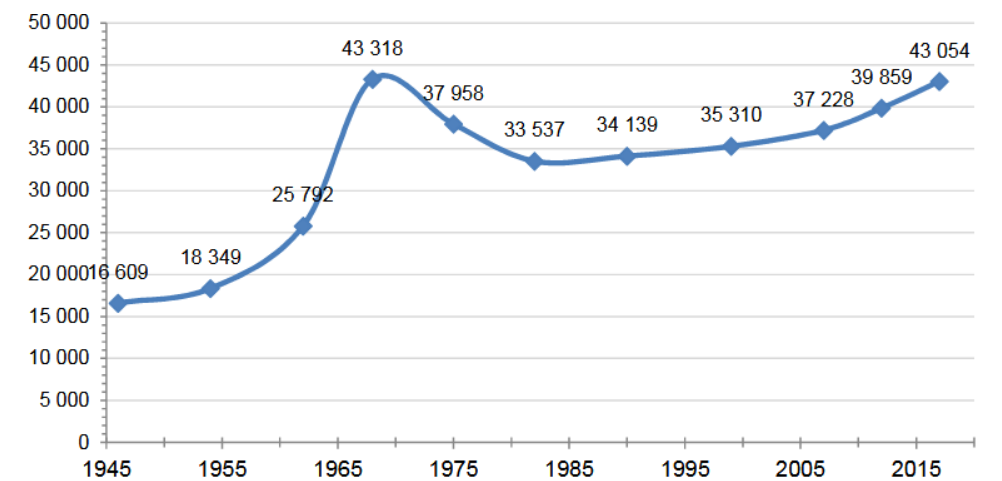
Le développement des industries courneuviennes nécessite une main d'œuvre nombreuse, qui s'installe sur le territoire. La population passe de 631 habitants en 1856 à 2200 habitants en 1901, 5646 en 1921, 15 000 en 1931.

L'apport des populations étrangères est déterminant dans cette croissance : elles représentent 1,9% de la population totale en 1901, 21% en 1931. Après les Belges et les Espagnols très représentés dans le recensement de 1921, ce sont les Italiens qui progressent le plus vite dans la décennie suivante, représentant 34% de l'ensemble des étrangers en 1931. Bâisseurs, ils ont largement concouru à la construction de la ville actuelle. Aux Quatre-Routes, on remarque encore des pavillons résidentiels empruntant un vocabulaire architectural du sud (terrasse, pergolas) tandis que le Cinéma L'Etoile, situé avenue Gabriel Péri, marque le centre-ville.

La Rue Emile Zola est à l'image de cette évolution démographique et sociale. En 1931, elle compte 200 habitants, dont 21% sont étrangers, Italiens, Espagnols, Belges mais surtout Polonais.

L'histoire de l'immigration à La Courneuve rejoint dans ses grandes lignes l'histoire de l'immigration en France. Territoire industriel connaissant une période de croissance avec la reconstruction du pays à la Libération, La Courneuve attire un nombre croissant d'ouvriers et salariés venant d'Algérie française, du Portugal puis d'un nombre de plus en plus grand de pays.

Par ailleurs, la réalisation de 4000 logements transfigure la Ville, la population de la Ville doublant presque en 10 ans. et en 1975 la Ville compte 15,5% d'étrangers, venant des anciennes colonies ou protectorat (Mali, Sénégal, Vietnam, Tunisie, Maroc) mais aussi d'autres pays du monde (Égypte, Turquie) etc. Sur cette période 1968-1982, la population décroît en raison de la désindustrialisation (de 43 000 à 33 000 habitants)



Après une phase de décroissance, la Ville a retrouvé son niveau de 1968. 63,1% de la population est de nationalité française. Les autres nationalités composant les 36,9% restant sont, dans l'ordre d'importance, les nationalités chinoise, algérienne, sri lankaise, marocaine, pakistanaise et bangladaise.

La rue Zola accueille des premiers entrepôts dans les années 1970 alors que les premières usines ferment, notamment sous l'impulsion de commerçants d'origine chinoise oeuvrant dans le commerce du textile. Dans la fin des années 1980, ces activités de stockage sont complétés par de la vente sur place, notamment sous l'impulsion de nouveaux commerçants originaires du Sri Lanka puis et de l'Est du Moyen-Orient (Afghanistan, Pakistan), organisés en structure familiale et progressivement spécialisé dans la wax et le matériel de confection, mais aussi une activité « bazar » (ustensiles de cuisines notamment). Une vingtaine de commerces sont ainsi établis au 20-22 rue Zola, loués à un même propriétaire, Olivier Rougeot-Darty⁵.

Mikaël Petitjean, 2020

⁵ Les informations relatives à l'activité économique récente sont apportées par Jérémy THEOPHILE, chargé de développement à Plaine-Commune. Entretien téléphonique avec Mikaël PETITJEAN le 21/09/2020.

Notice historique : Les 4000, mobilisation et rénovations



Les 4000, entre utopie urbaine et symbole de la crise des grands ensembles

Au début des années 1950, La Courneuve est une ville industrielle disposant d'un faible nombre de logements sociaux, en dépit d'une importante population ouvrière employée dans les usines de métallurgie, de boyauderie ou de papeterie du territoire. Le bidonville de la Campa, situé sur l'actuel parc Valbon, témoigne de cette carence de logements dramatique. Incapable de construire massivement des logements sociaux, La Courneuve craint par ailleurs la spéculation sur les terrains constructibles sous la houlette de promoteurs privés.

La Ville accepte en 1957 d'ouvrir une enquête d'utilité publique concernant le projet d'une cité de 4000 logements porté par l'office HLM de la ville de Paris. Ce dernier cherche à reloger les personnes vivant dans les îlots insalubres du centre parisien. Les deux parties parviennent à un accord et La Courneuve obtient la possibilité d'attribuer 25% des logements du futur ensemble à des familles courneuviennes. De son côté, l'office HLM de Paris obtient la garantie de porter avec une grande autonomie ce projet.



Les pionniers des 4000

Les premières familles s'installent aux 4000 dès la fin de l'année 1962, la plupart en provenance de Paris (35%) et l'essentielles de nationalités françaises. Le quota de logements attribués à La Courneuve revient aux familles du centre-ville dégradé. Quant à la population de la Campa, elle doit attendre 1970 pour être placée dans des cités de transit accolées aux 4000 en attendant d'être mieux relogée.



Les habitant.e.s des 4000 sont essentiellement des familles de 5 à 6 personnes en moyenne et forment une population modeste d'ouvriers stables, de petits employés, mais aussi des commerçants travaillant essentiellement dans le centre commercial du grand ensemble.

Lutter pour mieux vivre

L'histoire des 4000 est rythmée par des mobilisations sociales mettant en cause des infrastructures déficientes. A l'arrivée des premières familles, l'absence d'école est criante, d'autant que la part des moins de 18 ans représente presque une personne sur deux. Dès le 6 décembre 1963, alors que le ministre de la construction Jacques Maziol vient inaugurer les 4000, une foule de 500 personnes l'attend pour l'interpeller sur l'absence d'école promis par l'office HLM de Paris. Les mobilisations, encore peu structurées prennent forme autour de l'Association des parents d'élèves de la première école, Langevin-Wallon ouverte en fin d'année 1964.



Les défauts de conception des appartements ne tardent pas à apparaître aux 4000, il faut attendre les élections municipales de 1965 pour que des revendications apparaissent, l'amicale des locataires produit des tracts énumérant les « malfaçons » des appartements dénonçant une mauvaise gestion de l'Office HLM de Paris. Les relations avec l'Office continuent de se dégrader, accusé de négliger de plus en plus les 4000. En mai 1968, l'opposition devient frontale, lors d'un meeting rassemblant 1500 personnes, le maire Jean Houdremont demande pour la première fois que les 4000 soit confiés à l'Office départemental de Seine-Saint-Denis.



En 1971, la mort de Jean-Pierre Huet (L'affaire du Narval), âgé de 17 ans, suscite de fortes tensions dans le quartier. La crise économique de 1973 aggrave la situation et fait s'envoler les loyers. Les familles des 4000, soutenues par la mairie, durcissent la contestation en entamant une grève des hausses des loyers et des charges. Parallèlement, les conditions de vie dans le quartier se dégradent avec une forte insécurité dénoncée par la municipalité et les habitants.



Les 4000, quarante ans de rénovation urbaine

Ces fortes mobilisations contraignent l'Office HLM de Paris à accepter certaines revendications et amorcer une réflexion sur une réhabilitation des 4000. Le 9 juillet 1983, la mort de Toufik Ouanès, un enfant de neuf ans tué par un voisin provoque une émotion immense dans la ville, puis au niveau national. Le président de la République, François Mitterrand, se déplace et se prononce en faveur d'une réhabilitation du grand ensemble.



En juillet 1984, les 4000 sont dévolus à l'Office HLM de la Courneuve qui lance immédiatement des projets de rénovation. En septembre 1985 les travaux de réhabilitation commencent dans les immeubles de la place François Villon. Les grandes barres, quant à elles, sont vouées à être détruites. Debussy est la première à disparaître en 1986 dans le cadre d'un vaste projet comprenant la création de la nouvelle gare RER Courneuve-Aubervilliers et la création de la ZAC de l'Orme seul.

Les démolitions ne reprennent qu'en 2000 avec la barre Renoir (2000), puis les barres Ravel et Présov (2004). La gestion des 2700 logements restant sur les 4000 est finalement transférée de l'OPHLM de la Courneuve, dissous en 2005, en direction des deux bailleurs sociaux : Seine-Saint-Denis Habitat et Plaine-Commune Habitat.

La rénovation urbaine se poursuit avec notamment la déconstruction du Mail de Fontenay, dernière grande barre horizontale des 4000 logements à l'horizon de 2030.

Julien Darni, 2023